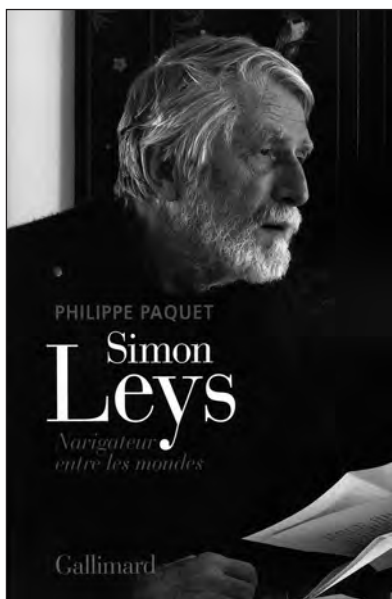


Simon Leys. Navigateur entre les mondes

de Philippe Paquet

Gallimard, 2016, 672 p., 25,00 €

par Jeannine Verdès-Leroux



CETTE BIOGRAPHIE de Simon Leys était en cours depuis plusieurs années quand il est mort (août 2014). Il avait pu en lire l'essentiel, il se défait des biographes mais ce livre est avant tout une biographie intellectuelle. Ses curiosités et ses travaux immenses semblent disparates : « Sinologie et fiction, austères travaux d'érudition classique et brûlants pamphlets de politique contemporaine, sereine contemplation esthétique et engagement passionné dans les combats d'actualité » mais il a toujours trouvé une cohérence dans ses intérêts. Nous ne parlerons ici que de ce qui est « politique », en particulier quatre livres publiés dans les années 1970, singuliers à l'époque, une émission de télévi-

sion, qui du jour au lendemain le rendit célèbre (*Apostrophes*, le 27 mai 1983), et quelques prises de position. C'est donc donner une vue très partielle à la fois de son œuvre et de la biographie.

Philippe Paquet raconte longuement la famille, les voyages, les études de Pierre Ryckmans et sa passion « dévorante » pour la mer. Il analyse avec une minutie remarquable

et avec admiration cette œuvre hybride étonnante. La biographie a au moins deux petits défauts : la taille, 670 pages, et l'impossibilité de prendre parfois de la distance : fallait-il « adhérer » aux idées de Simon Leys quand il aime *Les deux étendards* de Rebatet, 1 300 pages qui me donnèrent la nausée et l'ennui, ou quand il écrit son méchant article, injuste, sur Malraux (publié en France en 1998 dans *L'ange et le cachalot*) ?

Pour nous qui nous intéressons au « politique », tout a démarré en mars 1955 : Pierre Ryckmans, étudiant alors à l'université de Louvain, fit partie d'une délégation de dix membres censés représenter les tendances politiques et religieuses de la jeunesse belge, invités pour un mois en Chine. Il revint de ce voyage avec amitié pour les Chinois et espoir dans leur révolution. En 1958, il se mit à étudier la langue et la civilisation chinoises à Taïwan et il continua en 1962 à Singapour. En 1963, il s'installa à Hong Kong, enseignant et chercheur dans la future Université chinoise de Hong Kong. En 1970, il s'établit à Canberra (avec sa femme qui était chinoise et quatre enfants) où il enseigna jusqu'à sa retraite anticipée (1994) et où il mourut. Il était venu, en 1966, soutenir à Louvain sa thèse sur la peinture de Shitao (né en 1641, mort au début du XVIII^e siècle) et il avait publié à Bruxelles la traduction de *Six récits au fil inconstant des jours* de Shen Fu, « obscur bourgeois de la fin du XVIII^e siècle » : le lecteur occidental y retrouvait un univers singulièrement proche et familier (republié par Christian Bourgois en 1982).

En 1971, paraissait aux éditions Champ Libre, maison discrète par ses tirages et célèbre par ses audaces, *Les habits neufs du président Mao*, signé Simon Leys : il constatait que les philosophes du jour semblaient « peu désireux d'enquêter sur la vérité historique du maoïsme, craignant sans doute qu'une confrontation avec la réalité ne soit dommageable à ce mythe qui les dispense si confortablement de penser par eux-mêmes ». Des faits, des textes et des témoignages personnels qui l'avaient assailli à Hong Kong toutes les dernières années, l'avaient mené à essayer de montrer, en 300 pages, que « le grand-duc Mao est tout nu ! » – ce qui scandalisa toute une gauche « révolutionnaire » parisienne. Douze ans plus tard, une journaliste de *Libération* (27 mai 1983) parlait des « calomnies les plus folles » que Simon Leys s'était attiré alors, dont celles de ce journal-là. En 2009, Simon Leys fit une très brève introduction pour une réédition : la Chine avait connu de prodigieuses transformations mais « ces quarante années de tragédies historiques (1949-1989) ont été englouties dans un “trou de mémoire”



orwellien: les Chinois qui ont vingt ans aujourd'hui ne disposent d'aucun accès à ces informations-là». «Quelle sorte d'avenir peut-on bâtir sur l'ignorance obligatoire du passé récent?»

En 1974, Simon Leys publia *Ombres chinoises*. Il avait été attaché culturel à l'ambassade de Belgique à Pékin pendant six mois en 1972 et était retourné en Chine en 1973. Il livrait dans cet ouvrage «les miettes de la réalité» qu'il avait glanées, car les autorités maoïstes avaient réussi ce prodige: pour les étrangers, les huit cents millions de Chinois «se réduisent en tout et pour tout à une soixantaine de personnes» puisque, depuis la «révolution culturelle», il ne fallait jamais adresser la parole à des étrangers. Leys conseillait à ses lecteurs de lire (aussi) des textes maoïstes: plutôt que Maria-Antonietta Macchiocchi, Jean Daubier, K.S. Karol, «chers et pondéreux», il suggérait un abonnement à *Pékin-Information*, et à *La Chine en construction* dont les articles pouvaient se comparer à ceux du *Monde*, ceux-ci n'avaient pas, soulignait-il, la fantaisie et l'humour de *Tel Quel*.

Images brisées, publié en 1976, était le fruit d'un séjour à Hong Kong où il avait recueilli les confidences de Chinois qui avaient récemment quitté la Chine populaire. Il affirmait que c'était la dernière fois qu'il dénonçait le maoïsme. Ces témoignages étaient suivis d'attaques fort vives, nerveuses même, contre des maoïstes français: Roland Barthes («Notule en marge d'une réédition barthienne») et Michelle Loi, aujourd'hui bien oubliée, («L'oie et sa farce»).

Le livre *La forêt en feu*, sous-titré *Essais sur la culture et la politique chinoises* (1983), additionnait à ses essais des regards de Français sur la Chine: Claude Roy, Claudie et Jacques Broyelle. Le regard acéré de Simon Leys analysait des «idiots pleins d'initiative», Carter et la Chine, et un livre de mémoire de l'ambassadeur de France en Chine de 1969 à 1975, Étienne Manac'h: «En Chine, les yeux fermés». Et deux beaux articles sur Lu Xun.

Apostrophes, l'émission de télévision alors célèbre de Bernard Pivot (27 mai 1983), fut marquée par l'attaque de Simon Leys contre Maria-Antonietta Macciocchi, que la page 4 de son livre présentait comme «une grande figure de la vie politique et intellectuelle européenne». Elle avait publié en 1971 *De la Chine*, (640 pages) et venait de publier ses mémoires: *Deux mille ans de bonheur* (592 pages). La page de couverture donnait la liste impressionnante des intellectuels italiens (Moravia, Pasolini, Sciascia, etc.) et français (Sartre, Barthes, Lacan, Althusser, etc.) et des personnages «prestigieux» qu'elle avait côtoyés (Togliatti, Brejnev, Marchais, Mitterrand, etc.). Je viens de regarder cette émission. Simon Leys, hors de ses gonds, fait une intervention sidérante: ce qu'on peut dire de plus «charitable» sur *De la Chine*, «c'est que c'est une stupidité totale, parce que si on ne l'accusait pas d'être stupide, il faudrait dire que c'est une escroquerie». Le chapitre 18 de la biographie, «L'homme indigné», est consacré à cette intervention implacable, tendue, posant la question jamais épuisée du «pourquoi» des adorateurs de révolutions. Maria-Antonietta Macchiocchi avait répété que le maoïsme était une rupture avec le stalinisme; sortant de sa poche un petit papier, Leys se mit à lire une pensée de Mao sur ce sujet et rappelait que, de 1950 à 1952, il y avait eu 5 millions d'exécutions politiques en Chine. Presque tout mon travail cherche désespérément ce que veut dire la

foi révolutionnaire à notre époque: maintenant, les révolutions « marxistes » se sont effondrées en laissant des camps de concentration, des massacres immenses, des retards économiques considérables, etc., cela n'empêche pas que des mémoires, des souvenirs continuent à dire que l'impulsion était la bonne, que le projet était bon, etc.

Bel exemple, Paul Veyne, justement célébré, comprend toujours, à plus de 80 ans, ce qu'était l'engagement communiste. Ayant été pendant six ans membre du PCF, il affirme dans un livre de mémoire tout récent (*Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas*, Albin Michel, 2014) que « c'est par solidarité avec les défavorisés que des dizaines de milliers d'hommes et de femmes ont cru devoir adhérer au Parti, alors qu'ils n'étaient pas des prolétaires et n'avaient pas d'intérêt personnel à prendre leur carte ». Sens de l'équité, solidarité sont des termes forts chez lui, et il n'hésite pas à écrire que ceux qui n'éprouvaient pas eux-mêmes cet « amour altruiste de l'équité » n'ont pas imaginé que d'autres l'aient éprouvé. Ce que ne voit pas Paul Veyne, c'est que cet « amour » est accompagné d'un aveuglement complet ou d'une ignorance entretenue des textes et des actes de Mao, comme l'étaient auparavant les sentences et les actions de Staline. Tous les discours et réflexions de Mao imprimés en République populaire de Chine dans les années 1960 étaient alors largement distribués ici, très faciles à trouver; ils comportaient des notes « pour faciliter la lecture »; par exemple, dans *De la juste solution des contradictions au sein du peuple*, discours de 1957, la première note portait sur le « soulèvement contre-révolutionnaire » « à l'instigation des impérialistes » en Hongrie, à la fin octobre 1956, la note 3, sur la « vérification générale du travail d'élimination des contre-révolutionnaires », sur les « grands succès... remportés dans la liquidation de la contre-révolution » etc. Maria-Antonietta Macchiocchi, qui exaltait en 1983 son amour de Mao, avait-elle lu ses discours? L'attaque rude de Simon Leys n'avait-elle pas des fondements? Ses indignations viennent de son regard grand ouvert.

Dans un recueil de lettres que Simon Leys lui adressa pendant trente ans, Pierre Boncenne^[1] parle d'un document de la BnF publié en décembre 2008 proposant une bibliographie détaillée de la Révolution culturelle: on y trouvait Maria-Antonietta Macchiocchi, Jean Daubier, K.S. Karol, Han Suyin, Alain Peyrefitte... Pas un mot sur Simon Leys ou sur les auteurs de la *Bibliothèque asiatique* (lancée par René Viénet). C'est ahurissant, lui avait répondu Leys. En 2008, existe-t-il encore des maoïstes occidentaux? Oui, par paresse, par conformisme, ou par ignorance et, pourquoi pas, « parce que les idiots disent des idioties ».

La vie de Simon Leys a été remarquablement active, plurielle: écrire dans trois langues (français, chinois, anglais), parler des arts et lettres, de la politique, des océans... Le biographe, extrêmement attentif à son objet – ou son sujet? – cite des amours de Leys (Conrad, Chesterton, Orwell), des évocations respectueuses (Pasqualini, *Prisonnier de Mao*, 1975, qui le

1. Simon LEYS, *Quand vous viendrez me voir aux Antipodes, Lettres à Pierre Boncenne*. Philippe Rey, 2015, p. 115. Pierre BONCENNE a publié en même temps, chez le même éditeur, un essai: *Le parapluie de Simon Leys*.

fut pendant sept ans), des travaux d'amis (Francis Deron, *Le procès des Khmers rouges*, 2009) et des adversaires fort malmenés: Barthes, Macchiocchi ou Hannah Arendt, Edward Saïd... J'adhère à l'affirmation de Simon Leys disant que les événements les plus significatifs d'une vie se déroulent dans le silence (« Dans la lumière de Simone Weil »), mais tout de même, ses polémiques bruyantes, tonitruantes, inattendues, montrent un talent rare et sont souvent des réussites brillantes.

Je viens, bien sûr, de relire les livres cités ici, ils se relisent très bien^[2]. Philippe Paquet insiste dans cette biographie sur l'avenir assuré des livres de Simon Leys: parce que « les situations dénoncées par Simon Leys ont un air de famille avec celles qui font encore et toujours l'actualité ». Et aussi grâce à « la beauté de l'écriture, la verve du polémiste, la précision et la vigueur du trait. »

2. En 1998, la collection « Bouquins » réédita les trois essais sur la Chine et *La Forêt en feu*, *L'Humeur*, *L'honneur*, *L'horreur*, ainsi que l'introduction à *La Mauvaise Herbe* de Lu XUN, les préfaces de Simon LEYS aux livres d'Émile GUIKOVATY (*Mao, réalités d'une légende*, 1976) et de Yao MING-le (*Enquête sur la mort de Lin Biao*, qu'il présenta à sa mémorable *Apostrophes*), ainsi que la préface de Jean-François REVEL à la réédition d'*Ombres chinoises* en 1978.